

Bertrand Ossé

Encore victime

Une histoire
d'enfants à
la Cathédrale
de Toulouse
en France
au XX^e siècle

Toulouse
2019



A ma famille

mes enfants,
mon épouse,
mes parents,
mon frère et mes sœurs,
mes oncles et tantes,
ma belle-famille,
etc.

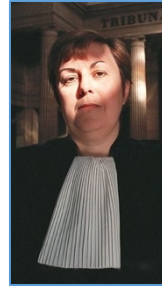
A mes camarades et amis

ceux qui ont choisi de nous quitter,
ceux qui ont échoué à le faire,
ceux qui n'en ont pas ressenti le besoin,
ceux qui me soutiennent encore,
ceux qui m'ont tenu la souris,
ceux qui ont relu cet ouvrage,
etc.

Edition revue et corrigée ~ mai 2020

Préface

« Vous n'êtes pas dépressif !
Vous n'avez pas été victime !
C'est une stratégie de défense ! »
Brigitte Lanfranchi, 31 mars 2007.



Voilà ce que répond à mon procès le Vice-Procureur, paraît-il responsable d'une association de défense des enfants, à ce que j'ai dit pour la première fois en 25 ans. A 34 ans, j'ai choisi ce moment (en avais-je vraiment le choix ?) de mon procès en public — car fait exceptionnel, il se déroule sans huis-clos — avec ma mère et ma femme dans mon dos, loin derrière moi, pour dire ce qu'on m'avait fait quand j'étais enfant à la maîtrise de la cathédrale. Une nouvelle « mise à l'air » en somme. Mais la soi-disant spécialiste de l'enfance maltraitée ne reconnaît pas celui qu'elle a en face, parce qu'il est devenu adulte.

Voilà plus de dix ans que je témoigne sans être lu ni entendu. Ces premières lignes ont été couchées par

écrit en 2016. C'est en février 2019, à la faveur de l'ouverture d'une réunion inédite sur la protection des mineurs dans l'Eglise, convoquée au Vatican par le Pape François, qu'il me faut écrire et mener à bout cet ouvrage qui charrie tant de boue.

Alors beaucoup de mes concitoyens, frères chrétiens, voisins, seront vent debout contre cette parole libérée, comme l'appellent les collègues de Lyon. 36 années de souffrance ne sont-elles suffisantes pour avoir le droit de briser cette loi du silence, celle-là même qui vous écrase à l'aide des marteaux de la justice et de la morale ?

Alors l'écriture sera pénible et devra se faire d'un trait continu, presque au fil de l'eau et des souvenirs, entrecoupée de pauses nécessaires, comme celle que je viens de prendre après seulement trois paragraphes... Mais en retraite dans mes Pyrénées et celle de mes aïeux, devenue indispensable après tant d'épuisement, je trouverai la force et le temps de cet achèvement salutaire, qui aura peut-être même la vertu de me redonner sinon une place dans la société, du moins un travail honnête. *Fin de la lettre de motivation* : je vous prie d'agréer, cher public, mes salutations *etc.* (Je sors à nouveau au soleil.)



Chapitre I – Le Harcèlement	1
Chapitre II – La Pédophilie	11
Le Piège se referme	23
Chapitre III – Le Bouc émissaire	39
Seul	60
Les Lutttes	69
La Relève	84
Chapitre IV – Encore Victime ! toujours pas la parole	93
L’intermittent du spectacle.....	103
Le Père de famille.....	116
La Réaction.....	130
La Demi-Pause	141
La Descente aux oubliettes ...	155
Le Chrétien	173
Le Refuge	183
Chapitre V – Et maintenant ? Quel après ? ...	199
Annexes	211

Chapitre I – Le Harcèlement

Noël 1981 ou 1982. J'ai 8 ou 9 ans et demi. Sur la photo, je suis assis au piano, à côté de l'arbre de Noël dressé chaque année à « la Mané ». J'ai tout au plus 2 ans de piano au Conservatoire, ce que je joue est certainement pourri, mais « l'Abbé » est là, à côté de moi, il a insisté pour que je montre mes talents devant tous ces gens que je connais à peine depuis 2 mois ou 1 an, ces nouveaux camarades, de chant plus que de religion.

Voilà, ne sachant où commencer, j'ai pris la première image me revenant à l'esprit. Pourquoi suis-je là ? parce que j'étais le premier en solfège et chant au Conservatoire (mais dernier en piano : je vais redoubler deux fois avant l'exclusion en fin de CM2 avant l'entrée au collège) et que j'étais mignon : ma photo sera utilisée sur les affiches et les programmes. (Alors que j'écris ces lignes, on me rapporte l'anecdote suivante : une ancienne nounou, restée sans enfant, se souvient de moi ainsi : « *Ah ! Bertrand était adorable, une tête d'angelot !* ») Pourquoi le Conservatoire ? Papa et Maman avaient remarqué « *un bon élève qui était en avance* » et

mon goût pour le chant. Je me souviens pourquoi j'ai accepté : les horaires de l'école primaire Alexandre Fourtanier seraient aménagés dès le CE1, et il faudrait faire une croix sur la piscine du mercredi que j'avais eue pendant un an au CP. Je détestais la piscine, c'était une porte de salut !

C'est là l'une des sources du harcèlement, que je n'ai comprise que récemment. Pour cela, remontons au plus loin, à l'âge de 4 ans. Tout d'abord on me découvre une **première infirmité**. Mon carnet de santé porte la date du 22 février 1978, je n'ai pas encore 5 ans : le Pr. J. Claux constate à Ranguel que je suis sourd de l'oreille gauche, ce qui constitue encore à ce jour un handicap invisible.

Quelques mois après, la Directrice de la maternelle Fourtanier refusera que je saute la dernière année de maternelle. La conséquence en sera durable lors de ma scolarité : je serai identifié comme le premier de la classe jusqu'au lycée et les camarades seront impitoyables : je serai « **l'intello** », un des premiers symptômes de leur jalousie. Et même après : dans la bouche du Procureur et de mon voisin agresseur, « *Vous êtes intelligent, vous ?* » n'est pas à prendre comme un compliment. **Harcèlement – Acte I**, jalousie.

La maternelle, c'est aussi l'âge où commencent les **jeux de mots** : « *Ollé taureau ! café Ollé ! Ollé en poudre ! Ollé olé !* » etc. Je remercie Raymond Devos de m'avoir appris à magnifier les calembours, car les débuts à l'école n'étaient pas faciles. **Harcèlement – Acte II**, enfantin.

Mais à tout cela, on se fait, et ce n'est pas bien grave. Le plus terrible était le rapport à mon corps. Il se trouve que nous passions tous les étés à la plage en Roussillon, et pour mon malheur, j'étais ainsi fait que torse nu, on me voyait les côtes. J'étais « **le squelette** » pour mes camarades de jeu sur la plage et au Club Mickey. Comme en plus, j'avais peur de l'eau (j'ai mis de nombreuses années à savoir nager), je n'allais pas de gaîté de cœur m'exhiber sur le sable. **Harcèlement – Acte III**, enfantin. Il y avait pourtant déjà un rayon de soleil humain dans cette jungle sociale : réagissant à mes calembours et blagues sans doute très fréquents, hérités de la famille en probable réponse aux quolibets sur notre nom, un animateur africain du Club m'appelait : « spirituel ! » en roulant le r et avec un grand sourire, me donnant un pendant positif à « l'intello ».

Ainsi, je vivais chaque rentrée de septembre comme un soulagement, car je pouvais me rhabiller avant

d'évoluer au milieu de mes camarades, soulagé de ce handicap de l'image d'un corps maigrichon. Mais au CP : patatras ! l'Education nationale nous imposait une séance de piscine hebdomadaire, et ce qui n'était qu'un **harcèlement annuel** estival, s'est accéléré à la fréquence d'**une fois par semaine**... Voilà pourquoi j'ai fui ce lieu de torture pour me réfugier au Conservatoire. Comme je m'étais beaucoup ennuyé au CP, où le maître refusait de me faire passer au tableau, tout comme Bích Vân, l'autre « intello », afin de permettre aux autres de donner aussi les bonnes réponses, j'ai dévoré la musique (et en ai fait un 2^e métier !).

C'est ainsi que j'ai connu deux années (scolaire) de calme relatif, avec une première reconnaissance et une petite revanche à la plage. Le Club Mickey organisait divers concours d'adresse, sport, spectacle, déguisement, *etc.* (photo ci-dessous : en fakir à 7 ans, en 1980)

On m'inscrit au spectacle musical, et on me déguise en paysanne, avec une robe colorée, pour chanter ce que j'ai appris au Conservatoire : une mélodie traditionnelle.



A priori, rien d'extraordinaire ni de très sexy. Surtout que je passe après une fille bien plus âgée que moi, adolescente grimée en Alain Bashung et chantant en playback *Vertige de l'amour* (le tube de cette année 1981), fausse cigarette au bec. Alors est-ce la performance *a capella* du gamin de 8 ans travesti, ou plutôt la pirouette comique que j'improvise à la fin en tombant de façon grotesque, qui me donne la victoire ?

Malheureusement en 1982, de **Charybde** je suis tombé en **Scylla**. Mon professeur de solfège et chant, Louis Massot, m'ayant remarqué, mes parents m'ont envoyé chanter dans le meilleur chœur d'enfants d'alors : *Les Petits Chanteurs à la croix potencée, Maîtrise de la Cathédrale Saint-Etienne de Toulouse*. J'y suis allé avec mon cousin Marc*, un peu plus âgé que moi.

Or la Mané, comme on l'appelait (pour manécanterie, « chanter le matin ») avait ses codes, son bizutage. Il y a ce qu'on vous disait ouvertement : « *De toute façon, toi, on va te bizuter au premier voyage, on te fera une "misalère".* » *What ?* (comme on dirait maintenant au même âge). Il faut comprendre « mise à l'air » : on attrape le

* L'astérisque marque un prénom modifié.

garçon (le groupe n'est pas mixte) et on le met à poil, de préférence en place publique. Oh ! j'ai un an pour me faire à l'idée : c'est encore le temps où il y a assez de candidats, je serai donc « aspirant » avant de devenir « titulaire » et de pouvoir partir en tournée, en France ou à l'étranger.

On m'a souvent demandé pourquoi je n'avais rien dit. Déjà, on ne nous demandait rien, à nous les enfants. Ou plutôt si : on nous demandait de la fermer, et si on la ramenait on prenait une baffe. Une sorte de génération sacrifiée : enfants, nous en prenions plein la gueule (d'autres davantage...) et adultes, il a fallu payer les erreurs du passé, celles de nos propres bourreaux... Pourtant, la mère d'Emmanuel a crié tant qu'elle a pu (en annexe), alerté curés et deux archevêques... Puisqu'on n'écoutait pas une adulte, pourquoi m'aurait-on écouté ? seule ma voix intéressait et en tant que soliste, pas que ma voix...

Je me souviens d'un jour de répétition, où je jouais au foot dans la cour avec les autres. Un caillou malencontreusement déplacé est venu taper le bas de caisse de la voiture de Vincent, une basse du chœur, trentenaire (l'ensemble regroupe des enfants n'ayant pas mué, généralement pré-pubères, soprano et alto, et des enfants et adultes ayant mué, généralement

pubères donc, ténor et basse). Furieux, il me décroche la mâchoire par une baffe magistrale, avec élan. Je me souviens parfaitement de ma réplique : « *Tu ne l'emporteras pas au Paradis !* » Comme si j'avais déjà la notion de justice divine : il est mort avant d'être vieux.

Alors nous y voici. Première tournée. Je suis le plus jeune du groupe, et contrairement à mon cousin, je n'ai pas d'amis de mon école dans le groupe. Nous sommes à Murcie, en Espagne. On a beau être prévenu, être aux aguets, quand trois ou quatre garçons plus âgés que vous vous sautent dessus, vous tiennent et vous déshabillent sur une place publique, il n'y a pas grand-chose à faire, à part tenir le pantalon, se débattre, protester, etc. **Agression n°1**. Mais après tout, ce n'est pas la mort ! ce n'est toujours qu'un pantalon baissé et un zizi à l'air, quoi. D'ailleurs, pour faire passer la pilule, on m'avait dit : « *T'imagines ? tu serais arrivé quelques années avant, on te faisait une "takémané".* » Re-what ? Là, c'est toute la Mané qui vous attaque, qui vous frappe. C'est la version violente de la mise-à-l'air, mais tombée en désuétude. Non content de vous mettre à poil, et intégralement, on vous rouait de coups. Ou on vous jetait dans les orties ! comme pour Didier Laddé (pas « l'Abbé »), qui pouvait en témoigner. On

pouvait aussi vous ligoter à un arbre, avec un pétard placé entre la corde et votre poitrine. Qu'on faisait péter bien sûr ! On pouvait demander à Dominique — ou Didier, et à Dominique pour les orties... je ne suis plus sûr, mais ça foutait vraiment les jetons ! **Harcèlement – Acte IV**, bizutage d'adolescents. Le début d'un (trop) long chapitre.

Vous me direz que ma mise-à-l'air n'était même pas complète. En effet, elle a été interrompue par l'arrivée du chef de chœur. Si cela a bien eu pour effet de faire cesser le manège, il n'y a pour autant eu aucune explication, aucune réprimande, aucune punition. C'était l'ordre des choses. C'était l'usage dans la Société. Je mets une majuscule car nous avions avec nous une figure de la Justice. Une mère de famille nous accompagnait (on parlait d'un besoin de présence maternelle dans ce groupe masculin) et nous encadrait. Plusieurs de ses enfants faisaient partie du groupe, dont un de mon âge, et durant plus de 10 ans. Elle était assesseur au tribunal pour enfants. Pour nous, pour moi à 10 ans, Marie-Claire Chansou était juge.

« Amen, je vous le dis : chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. » (Mt 25:40)

Il me revient alors l'anecdote suivante, que je ne me suis moi-même jamais expliquée. J'ai 10 ans, c'est le jour de mon anniversaire — je devrais donc être heureux. Je suis chez mes grands-parents, et je tombe sur une publicité dans un magazine vantant les mérites d'une bague dont la couleur reflèterait l'humeur. Je choisis de dire : « *Je suis déprimé !* » à la stupéfaction de ma mère.

A mon entrée au collège à onze ans, en 1984, je mets à profit ma voix suraiguë de soprano dans la cour, et crie « *Nip !* » sur la note la plus aiguë possible. Aucun de mes copains n'atteignant cette note, je serai le « *Grand Nip* » et les autres les « *Petits Nips* » (mais sans le bonnet rouge du Grand Schtroumpf). C'est l'époque des jeux d'arcade, où l'on pouvait signer ses meilleurs scores sur trois lettres (les Américains ayant trois initiales) : je signe alors N. I. P. sur *Pac-Man*, *Space Invaders*, *Elevator*, *Asteroid*, *Shinobi*, *N. A. R. C.*, les *flippers*, etc. (ou du moins ceux qui le permettent) sur les machines près du collège ou dans le centre commercial Saint-Georges.

Edit. (i. e. note après relecture) : Et comme quatre malheurs ne viennent jamais seuls, il en faut bien un cinquième : mon chef s'apercevra, lors du concert de Noël aux chandelles à l'abbaye de Solignac (en

1984, j'ai 11 ans) que je plisse des yeux pour le regarder. Je suis myope, il me faut porter des lunettes. Je serai le « binocleux ». Mot que le correcteur orthographique signale en rouge. **Harcèlement – Acte V, enfantin.**



Cour Sainte-Anne de la Cathédrale ~ 10 mai 1986

Je vais vers Etienne*, au centre. Il s'est suicidé.



Chapitre II – La Pédophilie

Ce bizutage à connotation sexuelle, qui se cache à peine et que l'on empêche sans le punir, n'est que le prolongement logique d'une ambiance sexualisée bien visible, voire assumée, au début des années 1980.

Les gros mots sexuels étaient monnaie courante, les blagues graveleuses ordinaires et les allusions sexuelles permanentes, parfois accompagnées de gestes suggestifs. Tout d'abord, 13 ans après 1968, la brutale libération sexuelle produisait encore ses effets (*Edit.* : 22 ans après les « Ballets bleus et roses », 74 ans après Apollinaire, voir plus loin). Ensuite, le Président Giscard avait abaissé en 1974 la majorité de 21 à 18 ans. Enfin, le Président Mitterrand venait en 1981 de dépénaliser officiellement l'homosexualité. De sorte que la relation sexuelle d'un garçon de 18 ans avec un homme mur, qu'on appelait « *pédé* », n'était plus interdite. A tel point que pour nous enfants, le mot « pédophilie » était inconnu, et « *pédé* » était synonyme d'homosexuel. Et cela devenait banal par la force de la loi.

Il y avait alors une sorte d'euphorie au deuxième rang des chanteurs, celui des garçons qui ont mué du fait de leur puberté (entre 14 et 18 ans quand j'arrive) : les ténors et basses étaient presque tous ouvertement homosexuels. Tous les âges se côtoyant, les adolescents jouaient au « *pédé* », s'embrassant sur la bouche dans l'autobus des tournées, se touchant, parfois (pour certains) pour le seul plaisir de faire rager les quelques mères qui nous accompagnaient et qui manifestaient leur réprobation.

Mais puisque le chef de chœur « *en est* », et considérant les changements législatifs récents, ces confusions expliquent la gêne générale. Or cette frontière avec la pédophilie, si elle peut sembler claire pour le législateur sur le papier, ne l'était pas pour tout le monde. On peut se demander si certains, jeunes et moins jeunes, n'attendaient pas un nouvel abaissement de la majorité sexuelle ? Car l'offre homosexuelle était permanente :

« Tu ne peux pas dire non sans connaître !... Il faut avoir essayé au moins une fois !... Tu verras : ça fait pas mal... Bon, peut-être un peu la première fois, mais après ça passe... Et puis tu y prendras goût, c'est pas si dégueulasse que ça... » *etc.*